

Nos deux amis, enthousiasmés, poussèrent leurs explorations plus loin, chargèrent leur voiture de cailloux et s'en retournèrent chez eux avec la certitude que la montagne de Montréal était pleine de fer.

Quels rêves Lanctot fit cette nuit-là ! Ce n'est pas seulement du fer qu'il vit dans ces rêves, mais de l'or, de l'or en quantité infinie. Son ami, qui était chimiste, analysa les cailloux qu'ils avaient emportés et constata bel et bien la présence du fer. Deux jours après, Lanctot était aux États-Unis, en conférence avec de grands capitalistes ; un chimiste était envoyé à Montréal pour visiter les lieux, un rapport favorable était fait, Lanctot achetait la moitié de la montagne de Montréal, et en vendait une partie à un Américain de New-York.

Lanctot avait été mystérieux jusque-là, il ne parlait que par monosyllabes ; il ne marchait plus, il volait ; ses voyages aux États-Unis, ses visites à la montagne, le soir, la nuit même, piquèrent la curiosité de ses amis ; on lui demandait s'il avait trouvé la pierre philosophale : "Mieux que cela," répondait-il d'un air triomphant. Enfin, il céda ; un jour, on lut dans *L'Union Nationale* que M. Lanctot aurait besoin bientôt de 500 à 600 ouvriers pour travailler dans les mines de fer que la montagne de Montréal recelait. Un grand nombre le crurent et préparèrent leurs piques et leurs pelles, les autres hochèrent la tête et crurent que les mines de fer de la montagne ne tourneraient pas mieux que les carrières et les magasins à bon marché.

Tous cela se passait dans les huit jours qui précédèrent la votation. Jusqu'au dernier moment, l'opinion du peuple avait paru favorable à Lanctot ; le jour de la nomination, les deux partis en étaient venus aux mains et les partisans de Lanctot étaient restés maîtres du terrain ; toutes les assemblées qui avaient eu lieu avaient été chaque fois des ovations pour le candidat des ouvriers. Mais M. Cartier avait, en reculant le plus possible la votation, prévu ce qui arriverait. Malgré tout, Lanctot aurait peut-être été élu si, dans son exaltation, il n'avait pas promis à ses comités tout l'argent dont ils auraient besoin. Plusieurs de ces comités passèrent une partie de la première journée de la votation à attendre vainement l'argent promis. Le deuxième jour, quand Lanctot eut annoncé qu'il n'avait pas un sou, les ouvriers se mirent à l'œuvre avec un tel dévouement, qu'ils réduisirent la majorité de M. Cartier à 230 voix.

Lanctot ne vit pas sans émotion s'évanouir les rêves de gloire et de fortune qui le berçaient depuis des mois. Il parut vouloir tenir tête à la mauvaise fortune, changea le nom de *L'Union Nationale* en celui de *L'Indépendance*, et se mit à prêcher en faveur de la rupture du lien colonial. Mais ses paroles ne trouvèrent plus parmi le peuple l'écho qu'elles avaient autrefois ; il eut beau se tourner sur tous les sens, il ne put reprendre sa popularité et surtout faire face à ses affaires. Il était ruiné et avait ruiné sa famille. Au lieu de se remettre tranquillement à la pratique de sa profession et d'attendre les événements, il partit pour les États-Unis, parcourut les divers groupes canadiens-français et semait partout des journaux qui ne vivaient guère que l'espace d'un matin.

A bout de ressources, ne sachant plus de quel côté tourner la tête, il eut la mauvaise pensée, dans un moment de désespoir et de révolte, de changer de religion et de fonder, avec l'or protestant, un journal destiné à combattre le catholicisme.

Il pensa que c'était le moyen de faire son chemin dans la grande République ; il fit des rêves encore, s'imaginant qu'il avait enfin frappé la bonne veine. Mais il y en a bien d'autres aux États-Unis qui cherchent et exploitent les veines de la popularité. Au bout de quelques mois, la caisse du journal était vide, le prosélytisme religieux ne payait pas.

Cette fois, il reprit la route du Canada et se remit à pratiquer sa profession en société avec un de ses frères. C'était absurde, mais il aurait pu vivre peut-être si,

au lieu de chercher à faire oublier ses écarts, il ne s'était pas mis sottement dans la tête qu'il pouvait encore paraître en public devant une population catholique comme la nôtre et même brigner ses suffrages.

C'est pourtant ce qu'il fit. Il se présenta en 1871 contre M. Péchevin David ; il eut trois ou quatre cents voix. L'année suivante, en 1872, que vit-on ?... Lanctot soutint l'homme qu'il avait dénoncé toute sa vie comme l'ennemi de son pays. Il choisissait mal son temps ; le peuple supportait en masse M. Jetté, qui était élu par 1300 voix de majorité.

Ce pauvre Lanctot n'était plus qu'une feuille morte à la merci de tous les vents.

Il céda enfin au sentiment de réprobation qui l'écrasait, comprit la folie de sa conduite et rentra dans le giron de l'Église. Mais il avait perdu la confiance publique, il ne pouvait plus la reprendre.

En 1875, il était obligé de repartir pour les États-Unis, suivi de sa femme et de ses enfants. Cette fois, il eut presque de la misère, et sa famille souffrit.

En 1875, il revenait au Canada comme agent d'une machine admirable qu'un Canadien des États-Unis, M. Lefebvre, avait inventée pour prévenir les accidents sur les chemins de fer. Étant allé à Ottawa, il vit M. Lusignan et lui fit connaître sa situation ; M. Lusignan, toujours prêt à rendre service à quelqu'un, même à son détriment, lui conseilla de prendre la rédaction du *Courrier d'Ottawa* à raison de \$15 par semaine. Lanctot accepta, et quelques mois après, grâce aux efforts de M. Lusignan et à la protection de M. le Dr. St. Jean, il était nommé rapporteur ou sténographe de la Chambre à raison de \$45 par semaine. Il se plaisait à dire, dans ce temps-là, à ses amis, qu'il savait bien qu'il finirait par entrer dans la Chambre.

Après la session, il achetait le *Courrier d'Ottawa*, le transportait à Hull, entreprenait une guerre à mort contre certains employés et membres du Conseil municipal de cette ville, et devint l'homme le plus populaire de Hull. Encore une fois, il avait frappé la veine populaire ; on ne jurait que par Lanctot ; il faisait mettre à la porte les conseillers et employés municipaux, les remplaçant par des hommes qui lui étaient dévoués ; était nommé avocat de la corporation, et imposait en toutes choses ses volontés. Malheureusement, là comme ailleurs, il perdit tout en abusant de son influence, en montrant au peuple que l'ambition personnelle plus que l'intérêt public le faisait agir ; il persécuta tellement ceux qu'il avait renversés, qu'il en fit des victimes et tourna contre lui le sentiment public. Bientôt, il fut abandonné par ses plus chauds partisans ; ses adversaires revinrent au pouvoir, le destituèrent comme avocat de la corporation, et il perdit même la plus grande partie de sa clientèle.

La santé lui manquait en même temps ; le feu qui le dévorait avait fini par le consumer : la machine était usée.

Le printemps dernier, il se rendit, avec sa femme, sur une terre qu'il avait achetée dans les montagnes à dix lieues de Hull, dans le but de refaire sa santé. Il avait loué sa maison, à Hull, à son ami M. Lusignan ; il était là depuis trois semaines, lorsque tout à coup son état empira gravement ; il voulut se rendre chez lui, et partit, accompagné du père de M. Lusignan ; plusieurs fois il fut obligé de descendre de voiture pour se reposer, pour ne pas mourir en chemin. Il arriva chez lui à huit heures du soir, se coucha et se réveilla vers deux heures avec le râle de la mort ; il appela sa femme, lui demanda de préparer quelques médicaments, et expira pendant qu'elle lui parlait. Il fut transporté à Montréal, où il fut inhumé sans bruit, au milieu de l'indifférence générale.

Quelle étrange destinée ! Quelle existence tourmentée ! Quels efforts gigantesques, et cependant quels tristes résultats !

Il est mort à trente-neuf ans, et cependant il en avait vécu au moins soixante ; il avait déployé plus de talent, plus d'énergie et d'activité que beaucoup de grands

hommes qui ont fondé des empires. Il n'est pas nécessaire de l'avoir connu, il suffit de savoir ce qu'il a fait pour être convaincu que Lanctot avait de grandes qualités, des aptitudes remarquables, une intelligence des plus vigoureuses et des plus brillantes, un esprit ingénieux, fort et souple, un caractère de fer et d'acier, capable d'entreprendre et de mettre à exécution les entreprises les plus difficiles et les plus dangereuses.

Avocat distingué, journaliste redoutable, orateur politique de premier ordre, il semblait posséder tous les talents. A un esprit capable de sonder les questions les plus abstraites du droit, il joignait une imagination qui s'élevait sur les sommets les plus élevés du monde intellectuel. Il était terrible dans la polémique, pressurait une question pour en extraire tout ce qu'elle contenait, la tournant sur tous les sens pour la faire comprendre ; maniait le sarcasme sans peur et sans pitié, mettait tant d'enthousiasme, de colère et d'indignation dans son style, qu'on aurait cru qu'il écrivait avec un fer rougi au feu.

Violent, implacable dans ses écrits, il montrait dans ses discours une modération qui étonnait tout le monde ; ce n'était plus le même ; il parlait avec une grande véhémence, mais dans un langage généralement poli et modéré.

Il a été certainement l'un des orateurs politiques les plus remarquables de son temps ; il n'avait pas la chaleur, l'influence magnétique de Chapleau, le genre imposant de Morin, l'éloquence raffinée de Laurier, ni la parole pénétrante et la répartie brillante de Mercier, mais il était de taille à lutter avec ces orateurs distingués sur les hustings, et il savait mieux qu'eux comment frapper l'esprit d'une population de ville, peut-être parce qu'il était plus démagogue. Son langage était correct, sa phrase longue et sympathique, son débit un peu monotone et trop solennel parfois pour le husting, mais énergique et animé. Il avait bien la colère, l'indignation, mais il manquait d'émotion, de véritable émotion ; il était incapable de pleurer et de faire pleurer un auditoire.

Il n'était pas grand et gros comme se l'imaginaient tous ceux qui le jugeaient de loin par le bruit qu'il faisait ; il était petit, grêle, mais il avait une belle tête blonde, un front haut, droit, artistique, le regard expressif, une jolie figure blanche qu'encadraient admirablement une chevelure abondante et bouclée, une barbe épaisse et ondulée. Il se plaisait à rappeler qu'un phrénologiste lui avait dit qu'il avait du lion dans le haut de la figure.

Au moral, il offrait de singuliers contrastes à l'œil de l'observateur, un mélange de qualités et de défauts, de diamants et de scories, de bonnes et de mauvaises herbes, véritable kaléidoscope où tout changeait de forme et de couleur dans un clin d'œil. Sobre, moral, laborieux, aimant, généreux, charitable, patriote, religieux même à ses heures, il était aussi parfois rude, violent, intraitable, injuste dans ses emportements et ses vengeances, extrême en tout. Mais son grand défaut, la cause de tous ses écarts de jugement, la source de toutes les erreurs qui ont marqué sa vie, c'était son ambition, cette fièvre de pouvoir, de fortune et de popularité qui obscurcissait son intelligence, émoussait son sens moral, faussait sa conscience, et lui faisait croire tout ce qu'il avait intérêt à croire. Il avait fini par identifier tellement l'idée qu'il voulait faire triompher avec son intérêt personnel, à ses projets d'avenir et d'avancement, qu'il ne pouvait les séparer ; élevait à hauteur d'un principe certain ce qui n'était bien souvent au fond qu'un rêve de son ambition, et prenait pour une conviction arrêtée ce qui n'était que l'exaltation de son amour-propre.

On s'expliquait, en voyant Lanctot, comment certains hommes peuvent, en temps de révolution, sous l'empire de convictions passagères et d'une exaltation d'esprit et de caractère dangereuse, qui ressemble à de la démence, commettre tant de folies et de crimes.

Lanctot était né agitateur ; s'il eût vécu en France en 1793, il eût rivalisé avec Camille Desmoulins en fait de fougue révolutionnaire ; si, au lieu de naître, il eût été homme fait en 37 et 38, sa nature révolutionnaire autant que le patriotisme en aurait fait un héros ; il serait monté sur l'échafaud, en criant, comme Hindelang : "Vive la liberté."

Il était déplacé à une époque tranquille comme celle où il a vécu, dans une société aussi paisible, où il faut, avant tout, savoir régler ses pensées et ses sentiments. C'était un astré égaré dans les espaces, un ballon courant dans les nuages sans lest, ou, si l'on veut, une machine à vapeur sans soupape.

L. O. DAVID.

Lanctot avait épousé une des sœurs de M. Joseph et Gonzalve Doutre, une femme dont le dévouement, la bonté et la patience étonnaient Lanctot lui-même, et qu'il savait apprécier. Il laisse plusieurs enfants, une charmante famille.

LES PETITS OISEAUX

(Lettre d'un évêque sur ce sujet)

On lit dans un journal français :

Dernièrement, nous avons dit à propos du phylloxera, qu'en détruisant les oiseaux on enlevait peut-être aux agriculteurs un précieux auxiliaire pour combattre la maladie de la vigne.

Cette opinion est assez répandue d'ailleurs ; car dans une brochure intitulée : *Entretien d'un instituteur sur l'utilité des oiseaux*, nous trouvons une lettre charmante, adressée par S. Em. le cardinal Donnet à M. Ch. Viel, auteur de la brochure en question, qui traite du même sujet. Voici cette lettre :

"Ma prédilection pour les petits oiseaux n'est pas chez moi une faiblesse, non plus qu'une fantaisie ou un caprice. Je les aime parce qu'ils sont aimables, et je les protège parce qu'ils sont utiles.

"Mais ils m'attachent à bien d'autres titres. Leurs ailes, rapides au butin contre les insectes nos ennemis, me rappellent les anges du ciel, ces aimables sentinelles qui volent à notre défense au milieu des périls de la vie.

"Leur pose calme et naïve, ou leurs allures de va-et-vient de branche en branche, me semblent une attachante image de la simplicité et de l'innocence des petits enfants que le divin Maître m'a appris à caresser.

"Leurs chants, enfin, m'attachent aux rêveries trop sérieuses et font arriver à mon oreille une musique incomparable.

"Évidemment, Dieu les a faits pour nous, et nous refuserions de leur payer un tribut de reconnaissance et d'amour !

"L'apôtre de la Charité, saint Jean, qui avait reposé sur le cœur du bon Maître, se délassait en jouant avec eux : saint François d'Assise, si austère dans sa vie, aimait les petits oiseaux ; il les appelait de sa voix la plus douce, et quand ils étaient réunis, formant autour de lui un auditoire merveilleusement attentif, il les engageait à chanter les louanges de Dieu, puis les congédiait par de suaves paroles, dont les amis les plus intimes se montraient presque jaloux.

"Qu'on dise ensuite que la piété dénèche les âmes ; personne ne sait aimer comme ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur.

"Merci donc, monsieur, de la dédicace que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage sur les petits oiseaux.

"Je l'accueille avec plaisir et reconnaissance, et lui souhaite le succès qu'il mérite, autant pour votre satisfaction personnelle que pour le service rendu aux agriculteurs, dont les oiseaux sont les auxiliaires les plus intelligents et les plus constants.

"Recevez, monsieur, etc.

"FERDINAND, CARDINAL DONNET,
"Archevêque de Bordeaux."

Avouons qu'en outre du but utile qu'elle poursuit, cette lettre est un petit chef-d'œuvre de langue française.

LES NÈGRES DES ÉTATS-UNIS

Il se produit en ce moment, aux États-Unis, un mouvement pour le rapatriement des nègres en Afrique.

Une assemblée de 4,000 hommes de couleur s'est tenue à Charleston (Caroline du Sud), en vue d'organiser un mouvement régulier d'émigration à Liberia, la petite république africaine de la côte ouest de l'Afrique. Les orateurs ont soutenu et développé la thèse qu'il n'y a pas place dans les États du Sud pour les blancs et les noirs, et que ceux-ci sont fatalement condamnés à rester dans une position d'infériorité. Il a été proposé, en conséquence, de former une compagnie par actions, au capital de \$300,000, pour acheter des steamers qui seront affectés aux transports des nègres désireux d'émigrer en Liberia, et au commerce entre les États susdits et la République africaine.

Le projet semble sérieux, mais la question est de savoir si le capital requis pourra être trouvé. Les souscriptions sont ouvertes.